

Pascale Goetschel et Christophe Granger

Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines

... comme si l'événement se tenait prêt derrière la porte de la réalité,
et y arrivait (comme dans une pièce).

Wittgenstein, *Grammaire philosophique*

La profusion des « événements historiques » durant la dernière décennie (du 11 septembre 2001 au « Printemps arabe »), et l'empressement des professionnels de l'air du temps à décréter l'avènement d'un moderne règne de l'événement, paraissent sans mal justifier le thème de ce numéro. Autant l'avouer, pourtant : on ne touche pas impunément aux rives de l'événement. Tissé de longue date par une armée de penseurs de toutes chapelles, de Péguy à Ricoeur en passant par Deleuze ou Benjamin, un impressionnant entrelacs d'évocations, d'interprétations et d'édifices théoriques qui semblent devoir résister au temps se charge par avance d'en compliquer l'abord. Ajoutons à cela la rencontre déroutante que réserve le retour à l'étymologie – est événement « ce qui arrive et a quelque importance pour l'homme¹ » –, et l'on se figurera assez bien l'embarras mêlé de découragement qui saisit par avance le chercheur². Car, désormais, de l'émeute à la prouesse sportive, de la catastrophe naturelle au simple coup médiatique, de ceux qui forment les rivets mémoriels du grand roman national à ceux dont l'onde de choc est bornée aux trajectoires biographiques, les contours de *ce qu'est un événement* défient la typologie. Faut-il

1. Le terme apparaît au xv^e siècle dans la langue française, voir Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992.

2. Sur l'embarras des sciences sociales face à l'événement, et l'évitement qu'il inspire de longue date, voir Alban Bensa, Éric Fassin, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 32, 2002, p. 5-20.

prendre en considération l'effet de désorganisation qu'il suscite, le moment singulier qu'il découpe, l'intensité du saisissement collectif qu'il provoque, ou encore la volubilité des discours qui s'en emparent ?

Pour tâcher d'y voir clair, nous avons pris, après d'autres, le parti de déplacer les regards. À rebours de tout essentialisme et de tout messianisme, ce numéro prend pour objet non pas une série d'événements et la chaîne des faits singuliers dont ils sont le produit, mais plutôt les manières, les raisons et les savoir-faire, toujours historiquement situés, suivant lesquels les acteurs s'emploient à *faire l'événement*. Ménageant ainsi une place aux pratiques et aux dispositifs, sociaux, médiatiques, affectifs ou encore rhétoriques, qui interviennent dans la production d'un événement, ce numéro propose plus largement de scruter l'avènement d'une *culture de l'événement* et de la place qui lui revient dans l'organisation des sociétés contemporaines³. Fils adoptif de la modernité médiatique et du régime démocratique, l'événement, né dans le dernier tiers du XIX^e siècle, à suivre l'article classique de Pierre Nora⁴, a en effet copieusement prospéré. Convoqué pour décrire et pour expliquer les changements sociaux et politiques, mobilisé pour justifier ou récuser l'ordre familial du monde, devenu aussi une figure imposée de la raison médiatique⁵ et des métiers de la culture, il a fini par former une catégorie à part entière de production, d'énonciation ou de dénonciation de la réalité sociale ; une catégorie à travers laquelle les individus donnent du sens à leur époque et s'efforcent d'y négocier leur place. De quoi sont faits ces événements ? Au nom de quels principes parviennent-ils à occuper cette place de choix ? Et plus encore : que faut-il en faire ?

À coup sûr, pareil questionnement est lui-même le produit du moderne envahissement événementiel. Aussi n'est-il pas mauvais, pour faire de l'événement un outil d'intellection des sociétés, de commencer par rendre ce dernier à la fois aux vicissitudes de sa carrière académique et aux trajectoires politiques du monde dont elles sont toujours inséparables. D'évidence, l'étude de

3. Ce dossier prend pour objet la période qui court du XIX^e siècle à nos jours. Pour des périodes antérieures, travaillées par d'autres configurations événementielles, voir notamment Gilbert Dagron, Claude Carozzi et Huguetta Taviani-Carozzi (dir.), *Faire l'événement au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, coll. « Le temps de l'histoire », 2007.

4. Pierre Nora, « Le retour de l'événement », dans Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, t. 1, *Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1974, p. 210-228 ; repris, il y a peu, dans Pierre Nora, *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2011, p. 35-57.

5. Perspective d'ensemble dans Patrick Champagne, « L'événement comme enjeu », *Réseaux*, n° 100, 2000, p. 403-426.

l'événement ne nous a pas attendus pour prospérer : les travaux, les disputes, comme les efforts de théorisation abondent. Leur histoire, ancienne, est désormais bien connue⁶. C'est celle à la fois d'une valorisation et d'une disqualification. En effet, tandis que l'événement, au gré d'une vision téléologique, a été placé au cœur d'une longue histoire des fatalités, soucieuse de décrire le cours du monde en dehors de l'action des hommes, tandis qu'il a pris place au cœur d'une vision plus nietzschéenne de l'histoire, attentive à la force éruptive des faits, il n'a cessé, de Thucydide à Voltaire, de faire régulièrement figure d'épouvantail. De l'événement, de sa description, estime-t-on en substance, ne ressort aucune véritable compréhension historique. La critique a trouvé son expression systématique à la fin du XIX^e siècle, dans les rangs des tenants d'une histoire-synthèse et plus encore parmi les sociologues durkheimiens, dont la discipline en voie de constitution s'édifiait alors contre une histoire méthodique accusée, à tort ou à raison, de porter aux nues l'événement-roi. C'est cependant surtout aux historiens de l'École des *Annales*, ceux des années 1930 puis ceux, plus encore, des années 1960, que revient d'avoir voué aux gémonies ce que, pour la disqualifier, certains baptisèrent d'« histoire événementielle⁷ ». La vogue du structuralisme, attentif aux systèmes et à leurs impensés, aux permanences et aux régularités de longue durée, contribue ainsi à remiser l'événement dans le placard des objets méprisables.

Les décennies qui suivent, marquées par des événements politiques majeurs et par la redistribution conjointe des horizons académiques, peuvent être lues comme un retour en grâce. À la faveur de Mai 1968⁸ – « événement-sphinx » selon Edgar Morin qui en souligne le caractère aléatoire⁹, « événement-monstre » selon Pierre Nora qui met en évidence son caractère irréductiblement médiatique –, s'affirme la volonté de rendre ses lettres de noblesse à l'événement. Il faudrait mesurer avec soin combien les blessures non cicatrisées

6. Le développement qui suit emprunte en particulier à Jacques Revel, « Retour sur l'événement : un itinéraire historiographique », dans Jean-Louis Fabiani (dir.), *Le Goût de l'enquête. Pour Jean-Claude Passeron*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001, p. 95-118 ; à Michel Bertrand, « "Penser l'événement" en histoire : mise en perspective d'un retour en grâce », dans Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, 2010, p. 36-50 ; et à François Dosse, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le nœud gordien », 2010.

7. Ce point, qui relève de la constitution classique des champs académiques, est à nuancer, voir Gérard Noiriel, « Comment on récrit l'histoire », *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2003, p. 119-144.

8. Roland Barthes, « L'écriture de l'événement », *Communications*, n° 12, mai 1968, p. 108-112, repris dans *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1993.

9. Edgar Morin, « L'événement-sphinx », *Communications*, n° 18, 1972, p. 173-193.

de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi la décolonisation qui ébranle les certitudes de la puissance inaltérable des empires occidentaux, ou encore les désillusions communistes ont constitué autant de coups portés à la vision de l'« histoire immobile ». Reste que les sciences humaines des années 1970 s'ouvrent alors à la discontinuité des expériences humaines et aux surgissements qui les travaillent. En même temps que se multiplient les enquêtes de « sociologie événementielle¹⁰ », les historiens investissent le domaine. Publié en 1973, dans l'emblématique collection « Trente journées qui ont fait la France », le magistral *Dimanche de Bouvines* de Georges Duby symbolise à lui seul le tournant événementiel qui s'opère au cœur même des *Annales*. En quête de l'« inestimable valeur » de l'événement, l'historien médiéviste en décline les multiples dimensions : la bataille, livrée « entre midi et cinq heures », les commentaires qu'elle a organisés et le « légendaire » qui en procède, depuis sa naissance jusqu'à ses usages contemporains. Cependant, ici comme dans *Le Carnaval de Romans* (1979) d'Emmanuel Le Roy Ladurie, l'événement demeure avant tout l'illustration des « soubassements d'une culture », dont il autorise le dévoilement. Les années 1980-1990, marquées par la chute du mur de Berlin (1989), accentuent cette réhabilitation. Alors sont mises à mal les lectures historiennes liant étroitement les conduites des acteurs sociaux à des systèmes idéologiques et politiques, économiques et sociaux. Sous l'effet d'entreprises historiographiques d'un nouveau genre (la *microstoria*, l'*Alltagsgeschichte*, puis le « tournant critique » des *Annales*), s'impose le souci de prendre en compte l'homme ordinaire et les configurations singulières de son expérience ; la charge affective des événements, leur imprévisibilité et les différentes temporalités dont ils sont faits entrent dans les questionnements des historiens¹¹.

Marquée par l'« événement-monde¹² » qu'a constitué le 11 septembre 2001, l'orée du *xxi*^e siècle voit s'aviver l'attention pour les configurations événementielles. Au gré d'un intense jeu d'influences, qui va de la philosophie à la psychanalyse, de la sociologie à l'histoire des arts, les études historiennes en portent la marque. Attachées à scruter désormais non pas « ce qui est arrivé »

10. De façon exemplaire : Nicole Benoit, Philippe Defrance, Claude Fischler, Bernard Paillard, « Deux études de sociologie événementielle », Paris, rapport CORDES, Commissariat général du Plan, avril 1973. Sur ce « moment » sociologique, voir Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2004.

11. Arlette Farge, « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, 2002, p. 69-78, et Id., « De l'événement », dans Arlette Farge, *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du *xx*^e siècle », 1997, p. 82-96. Voir aussi l'article « Événement » de Christophe Granger dans Christian Delporte, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 294-296.

12. Jean-François Sirinelli, « L'événement-monde », *Vingtième siècle*, n° 76, octobre-décembre 2002, p. 35-38.

mais bien « ce qui arrive à ce qui est arrivé », pour reprendre la formule de Pierre Laborie, elles s'attachent à restituer la construction médiatique de l'événement¹³, les traces (ou l'absence de traces) laissées par l'événement, mais aussi les formes d'attente dont il peut s'accompagner et, bien sûr, en ces temps d'obsession commémorative et patrimoniale, les usages mémoriels dont il est l'objet. La renaissance, en 2005, de la collection « Les journées qui ont fait la France », appliquée notamment à reconnaître « l'empire du hasard dans la fabrique des grands événements », témoigne du succès public d'ouvrages consacrés à des instants jugés décisifs de l'imaginaire national. Comme l'attestent le *Charonne* (2006) d'Alain Dewerpe ou l'*Embuscade de Palestro* (2010) de Raphaëlle Branche, le souci de s'emparer d'un moment singulier pour dénouer des problèmes historiques aussi amples que la raison d'État, la politique des institutions ou le répertoire d'action des hommes, dit aussi plus largement l'inscription de l'événement parmi les catégories légitimes d'intelligence du passé, mais aussi la complexité accrue des interrogations qu'il permet de formuler. On le voit, ont surgi depuis plusieurs décennies des cadres interprétatifs renouvelés, au sein desquels, comme le suggère Jacques Revel, « l'événement est redevenu bon à penser¹⁴ ».

Produit et symptôme de cette réhabilitation, le présent numéro n'en porte pas moins des problèmes plus grands qu'elle. Attaché à élucider ce qui fait l'événement et, inextricablement, ce que ce dernier contribue à faire exister, ce qui prend vie à travers lui, il impose de rompre avec l'inertie des catégories d'analyse et de description préalablement instituées, et plus spécialement avec le paradigme causal qui porte à déduire un événement des relations sociales, grandes ou petites, qui lui préexistent. Pareille démarche suppose de tenir ensemble plusieurs « scènes » imbriquées.

1. La première d'entre elles est affaire d'historicité. Moment singulier, en effet, l'événement prend forme à l'intérieur d'un système complexe de temporalités. Il naît avant tout d'une rupture ou d'un écart dans le cours ordinaire des choses. Isolant le présent du passé et de l'avenir, il suspend l'ordre du monde et, y introduisant du jeu, par la transgression des règles usuelles (cris, insultes, gestes, dramaturgie du renversement) ou la subversion symbolique des espaces de souveraineté (rue, usine, amphithéâtre), il contribue à le défataliser. Placé

13. Voir Hans-Jürgen Lüsebrink, Jean-Yves Mollier (dir.), *Presse et événement. Journaux, gazettes, almanachs, xviii^e-xix^e siècle*, Berne, Peter Lang, 2000; Christian Delporte, Annie Duprat (dir.), *L'Événement. Images, représentations, mémoire de la Révolution française à nos jours*, Grâne, Créaphis, 2004.

14. Jacques Revel, « Retour sur l'événement : un itinéraire historiographique », *loc. cit.*

sous le signe de l'incertitude et de l'indétermination, il ouvre un *temps des possibles*, offert à l'inventivité des acteurs en présence. Mais l'événement est aussi le moment d'une *mise en relation*. Ainsi que l'a montré Pierre Bourdieu, dans son analyse du « moment critique » que constitue la crise de Mai 1968 dans l'univers particulier des universitaires, il suppose et exerce tout à la fois un décisif « effet de synchronisation ». De la multitude des temps et des groupes dont vivent d'ordinaire les mondes sociaux, l'événement, tout comme la fête ou le procès chez Durkheim, agit à la façon d'un diapason : il organise un horizon commun, où se coordonnent les attentes et les expériences singulières, et où peut se réaliser le miracle social des fraternisations contre-nature. « Le temps devient un temps public, identique pour tous, mesuré aux mêmes repères, aux mêmes présences, qui, en s'imposant à tous simultanément, imposent à tous la présence au même présent¹⁵. »

Hors de question, pourtant, de réduire ce qui fait l'événement à une pure question de contingence. Dans le présent qu'il organise viennent s'actualiser des répertoires d'action et toute une grammaire de symboles qui lui préexistent, mais aussi des croyances, des techniques sociales (de contestation, par exemple) et des manières d'agir, de penser, de sentir. L'événement apparaît ainsi comme une conjoncture, qui rencontre les dispositions des acteurs qui s'y engagent, et vient satisfaire, quitte à les infléchir, les attentes et les représentations qu'ils se font de ce qui se joue. On comprend mieux, à suivre Boris Gobille, le vif engagement de l'avant-garde littéraire française en Mai 68, les événements offrant brusquement à ces écrivains qui condamnaient l'institution littéraire l'occasion d'activer un « capital militant » accumulé de longue date ou, pour faire simple, une disposition anti-institutionnelle¹⁶. Dans une tradition de pensée assez éloignée, il faut situer ici les études qui, des enlèvements d'enfants dans le Paris de 1750 étudiés par Arlette Farge et Jacques Revel jusqu'au drame de Hauteffaye (1870) décortiqué par Alain Corbin, placent l'intellection de l'événement sous le signe de l'*échange* entre le surgissement et la trame culturelle où il est pris. Exemple est ici l'étude que l'anthropologue Marshall Sahlins a jadis consacrée au sacrifice du capitaine Cook sur l'île d'Hawaii. Il montre combien, pour saisir de quoi est fait l'événement, il importe de restituer la

15. Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1984, p. 239-240.

16. Boris Gobille, « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en Mai 1968. Capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 158, juin 2005, p. 30-53. Pour un autre contexte, c'est ce que montre aussi, au sujet des brutalités policières, Alain Dewerpe, *Charonne, 8 février 1962. Anthropologie historique d'un massacre d'État*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2006.

vision mythique que se sont taillée les Hawaïens pour décoder l'arrivée des Anglais, mais aussi l'entrée de ces derniers dans le rôle qui leur était ainsi assigné et le « malentendu productif » qui en a résulté. « L'événement, résume Sahlins, est une *relation* entre quelque chose qui se produit et une structure (ou des structures) : une transformation du phénomène-en-soi en une valeur chargée de sens, d'où découle son efficacité historique propre¹⁷. »

L'événement, autrement dit, n'est pas simplement l'occasion d'une soudaine remontée des profondeurs culturelles, qu'il serait d'un coup possible de saisir à partir de la lumière qu'il projette. Il opère à la façon d'un infusoire. Il actualise dans l'instant des dispositions qui le précèdent ; il reconfigure, parfois durablement, l'horizon des référents communs. À une échelle différente, l'étude des événements de vie, ou si l'on préfère des « bifurcations biographiques » qui infléchissent le cours des existences (accidents, rencontres, etc.) en témoigne¹⁸. « C'est pourquoi, peut estimer William Sewell, la théorie de l'événement est nécessaire à la compréhension et à la théorisation du changement social¹⁹. »

2. La seconde scène, indissociable, est plus malcommode à embrasser. Elle concerne la multitude des liens qui noue l'événement à ses représentations. À un premier niveau – comment l'ignorer? –, l'événement n'est reconnu, vécu et désigné comme tel qu'à condition qu'il satisfasse aux définitions en vigueur de ce qu'est un événement. À ce titre, il s'impose de prendre pour objet les mécanismes culturels qui assurent la production de ces définitions communes, c'est-à-dire les univers sociaux particuliers où elles s'engendrent mais aussi les modalités de leur reconnaissance, de leur critique ou de leur réinterprétation. Impossible, par exemple, de prétendre parler de l'événement au xx^e siècle en passant sous silence l'emprise des univers médiatiques dans la fabrication et l'imposition des figures légitimes de l'événement²⁰. Impossible, tout autant,

17. Marshall Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 1989, p. 11 ; voir aussi ses « retours à l'événement » dans Id., *La Découverte du vrai Sauvage et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2007.

18. À propos des *turning points* biographiques, voir en particulier les études réunies dans Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, *op. cit.*

19. William H. Sewell, « Historical events as transformation of structures : inventing Revolution at the Bastille », *Theory and Society*, n° 6, 1996, p. 841-881.

20. Sur le mode critique, notamment s'agissant de la déformation des événements par la grande presse, on trouve sans doute l'une des analyses les plus pénétrantes à ce sujet du côté de Karl Kraus et de sa célèbre revue satirique, *Die Fackel* (1899-1936), voir Jacques Bouveresse, « La fabrication de l'événement », *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, p. 134-148. D'une manière plus large, sur la monopolisation médiatique, imparfaite sans doute

comme le voudrait une conception naïve, d'établir à ce sujet les médias en démiurges. « Le journaliste, rappelle Patrick Champagne, ne peut faire "l'événement" que dans la mesure seulement où l'événement qu'il fait est conforme à la définition médiatique de l'événement²¹. » Il revient alors au chercheur de restituer, dans toute son historicité, ce qui fait l'autorité sociale d'un événement, autrement dit les modalités de son existence publique et celles, complexes elles aussi, de sa réception – de la reconnaissance au déni.

Le travail d'interprétation qui accompagne l'événement tient ici encore une place de choix. Donner un nom à ce qui advient, en établir le récit et lui assigner des causes particulières, l'investir d'une signification au détriment de toutes les autres possibles et, plus encore, lui donner une place dans le cours du monde, voilà qui contribue pleinement à faire l'événement. Ces opérations, on le sait depuis le texte fameux de Michel Foucault, recèlent d'infinis jeux de pouvoir. Expliquer ce qui se produit, l'inscrire après coup dans un ordre des choses, c'est domestiquer la potentialité déchirante de l'instant, dissoudre les promesses de rénovation dont il était investi. « Les fameuses continuités historiques, explique le philosophe, ont pour fonction apparente d'expliquer ; les éternels "retours" à Freud, à Marx ont pour fonction apparente de fonder : dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'exclure la rupture de l'événement²². » Le XIX^e siècle, à suivre Michèle Riot-Sarcey, peut ainsi être relu comme celui de la lutte exercée par les instances de pouvoir pour assurer l'effacement des événements révolutionnaires et des utopies dont ils étaient porteurs²³. Mais il y a lieu, à coup sûr, de prolonger l'exploration dans l'autre sens : le travail mené pour faire exister l'événement, pour l'arracher au silence et lui faire servir une *autre* intelligibilité du monde social – à la façon de la réhabilitation narrative opérée par Victor Hugo au sujet de l'insurrection de 1832, cette « folie noyée dans le sang » longtemps passée sous silence²⁴ –, entre assurément dans l'histoire vécue des groupes sociaux. Prenons les grèves de 1936, événement

mais véritable, des définitions de l'événement, voir le livre de Jocelyne Arquembourg-Moreau, *Le Temps des événements médiatiques*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Médias recherches », 2003.

21. Patrick Champagne, *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1990, p. 279.

22. Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie et l'histoire » [1971], repris dans *Dits et Écrits*, vol. 2, 1976-1988, Paris, Gallimard, 1994, p. 136-156. Voir aussi, s'agissant de problèmes d'interprétation semblables, Jean-Luc Petit (dir.), *L'Événement en perspective*, Paris, éd. de l'EHESS, coll. « Raisons pratiques », 1991.

23. Michèle Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque histoire », 1998.

24. À ce sujet, voir l'étude minutieuse et stimulante de Thomas Bouchet, *Le Roi et les Barricades. Une histoire des 5 et 6 juin 1832*, Paris, Seli Arslan, coll. « Histoire, cultures et sociétés », 2000.

ouvrier devenu monument : le rôle considérable qu'elles prennent dans la mobilisation ouvrière du printemps 1968 suggère toute la vitalité dont le récit d'un événement peut être le lieu²⁵.

Empruntant à des ressorts culturels plus classiques, la mise en récit de l'événement, ou si l'on préfère les strates narratives qui le font advenir comme tel, qu'il s'agisse des mots ou des images, des tableaux d'histoire ou du roman graphique, de la fiction ou, plus récemment, de la photo-choc, complètent ici le territoire à étudier²⁶. Saisir de quoi est fait l'événement, comprendre la construction collective dont il est le produit, suppose ainsi de prendre en compte les procédés rhétoriques ou figuratifs qui, explorant les ressources de sa mise en récit, lui donnent corps et en façonnent durablement l'intelligibilité – de la dramatisation à la distanciation didactique, de l'allégorie à la mise en scène réaliste, sans oublier les stratégies d'occultation ou d'euphémisation²⁷. Mais il importe aussi, indissociablement, de faire un sort aux opérations pratiques et aux logiques professionnelles de ceux, journalistes, photographes, historiens, etc., qui se chargent de faire exister l'événement ainsi et pas autrement. On ne comprend pas grand-chose à l'exigence, nouvelle dans les années 1920, d'une saisie sur le vif de l'événement, par exemple, si l'on néglige d'étudier la naissance du reportage moderne et les mutations techniques, économiques et symboliques (complication du jeu des concurrences) qui, affectant alors le champ médiatique, en rendent possible le discours.

D'une façon plus générale, enfin, les formes historiques d'interprétation et de représentation de l'événement réclament, pour se comprendre, d'être rendues à la *morale événementielle*, historique elle aussi, dans laquelle elles se coulent. Les manières de dire ce qui survient, de lui accorder du sens et de l'importance reposent en effet sur l'habitude, construite et entretenue, de penser à partir de l'événement, de faire de lui une catégorie d'intellection des sociétés, de l'investir autrement dit du pouvoir d'éclairer, de révéler, d'expliquer le

25. Étude détaillée à ce propos dans Xavier Vigna, *L'Insubordination ouvrière dans les années 68. Essai d'histoire politique des usines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2007 ; voir aussi Claire Andrieu et al., *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2006.

26. À ce sujet, voir en particulier Régis Durand, Michel Poivert (dir.), *L'Événement. Les images comme acteurs de l'histoire*, Paris, Hazan/éd. du Jeu de Paume, 2007.

27. S'agissant des manières, plurielles, dont la littérature s'empare de l'événement, voir notamment Didier Alexandre et al., *Que se passe-t-il ? Événement, sciences humaines et littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2004. Dans un sens différent, s'agissant de la production scripturaire dont peut être aussi fait un événement, voir Béatrice Fraenkel, *Les Écrits de septembre. New York 2001*, Paris, Textuel, coll. « Histoire », 2002, et Pierre-Yves Baudot, « Épitaphes oubliées. Les registres de condoléances à la mort d'un président de la République », *Mots*, n° 2, 2007, p. 71-84.

monde dans lequel il advient et dont il vient brusquement suspendre le cours. Dans ses *Regards sur le monde actuel* (1945), Paul Valéry, soulignant le déclin historique de la possibilité de « penser par événements », comme il disait joliment, désignait à ce sujet le lieu d'une histoire qui, aujourd'hui encore, demeure en jachère : « Les effets devenant si rapidement incalculables par leurs causes, et même antagonistes de leurs causes, écrivait-il, peut-être trouvera-t-on puéril, dangereux, insensé désormais, de “chercher” l'événement, d'essayer de le produire, ou d'empêcher sa production ; peut-être l'esprit politique cessera-t-il de “penser par événements”, habitude essentiellement due à l'histoire et entretenue par elle. Ce n'est point qu'il n'y aura plus d'événements et de “moments monumentaux” dans la durée ; il y en aura d'immenses ! Mais ceux dont c'est la fonction de les attendre, de les préparer ou d'y parer, apprendront nécessairement de plus en plus à se défier de leurs suites²⁸. »

3. Les politiques événementielles, ou plus exactement les usages (politiques, militants, artistiques, commerciaux, etc.) dont l'événement fait l'objet, forment la dernière scène à arpenter. De longue date, on le sait, l'univers du pouvoir, attaché à se mettre en scène pour affermir sa légitimité²⁹, est grand producteur d'événements savamment orchestrés – rituels de cour, fêtes républicaines, bains de foule présidentiels ou résultats électoraux³⁰. Dès lors, saisir ce que font les artisans de ces événements publics, soumis parfois à de véritables protocoles, permet de cerner la place de l'événement dans l'économie symbolique du pouvoir et, plus largement, les vertus dont il se trouve investi. Par la magie de la foule assemblée, ce dernier peut en effet servir à mobiliser, à aiguillonner le sentiment d'appartenance, à politiser les participants voire à incarner l'idéal de citoyenneté³¹. Prenant au sérieux ces mises en représentation du politique, et refusant de n'y voir qu'un dévoiement, qu'une concession

28. Paul Valéry, « De l'histoire », *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, 1945, p. 46.

29. Marc Abélès, « Les mises en représentation du politique », dans Marc Abélès, Henri-Pierre Jeudy (dir.), *Anthropologie du politique*, Paris, Armand Colin, 1997 ; et plus largement le livre classique de Georges Balandier, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Balland, 1980.

30. Voir par exemple Claudine Haroche, « Les cérémonies et rituels de cour. Des instruments d'une politique de communication », dans Coll., *La Communication politique*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 ; Olivier Ihl, *La Fête républicaine*, Paris, Gallimard, 1996 ; Pierre-Yves Baudot, *Événement et institution. Les funérailles des présidents de la République en France (1877-1996)*, thèse, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2005 ; Avner Ben-Amos, « La “panthéonisation” de Jean Jaurès. Rituel et politique sous la III^e République », *Terrain*, n° 15, octobre 1990, p. 49-64 ; et Nicolas Mariot, *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2006.

31. À cet immense chapitre, voir notamment Olivier Ihl, « Socialisation et événements politiques », *Revue française de science politique*, n° 2-3, 2002, p. 125-144.

à l'injonction de spectaculaire³², une nouvelle génération de politistes a ainsi profondément renouvelé la compréhension de cette perpétuelle application à *faire l'événement*. Ils ont montré la nécessité de scruter, sur un mode qui ne soit pas celui de l'adhésion décrétée, le fil sinueux qui relie les participants à l'événement, le sens dont ils investissent leur participation et la fonction que les promoteurs de l'événement entendent lui faire servir. À suivre pareille piste, il devient possible de comprendre autrement ce dont sont faits les « événements politiques » et comment ils entrent dans la constitution d'un espace public dont le périmètre excède de beaucoup la seule sphère du débat d'opinion ; il devient aussi possible et nécessaire de prendre pour objet les ressorts, argumentaires ou émotionnels, qui portent ceux qui y participent et ceux qui en sont les spectateurs à se sentir concernés, touchés, affectés par ce dont l'événement est l'incarnation dans l'instant.

Au gré d'un jeu d'emprunts dont il faudrait éclaircir les motifs, la production d'événements est aussi devenue, dans les sociétés contemporaines, le moyen le mieux institué pour capter et retenir l'attention. Nombreux sont désormais les univers qui, à un degré ou à un autre, ont su se rendre maîtres des ficelles du marketing événementiel. Or les opérations de ce genre, dont font désormais profession les « métiers de l'événementiel », trouvent de lointains devanciers dans les pratiques de promotion médiatique qui accompagnaient à la Belle Époque le lancement des romans-feuilletons, ou celles qu'inaugurèrent, à grand renfort d'affiches et d'interviews, les éditions Grasset pour le lancement du *Diable au corps* (1923) de Radiguet, faisant du livre un « événement ». D'une façon plus générale, le souci de faire l'événement, de s'attirer les profits particuliers qui reviennent à ceux qui secouent de neuf les usages habituels, à la façon des *happenings* dans les arts visuels des années 1960, s'inscrit pleinement dans l'organisation et le renouvellement des univers sociaux. Mais plus encore, faire un événement est devenu le moyen privilégié pour certains groupes sociaux de se signifier dans l'espace public afin d'exister ou de faire exister la « cause » qu'ils portent. Défilés, grèves, sit-in, occupation d'usines, concerts ou opérations spectaculaires (séquestrations, interruption d'émissions télévisées), sans oublier les plus sourds dispositifs de sensibilisation qui soutiennent les uns et les autres (conférences de presse, meeting) : les formes changeantes de l'action collective recèlent à ce propos une foisonnante histoire. Qu'il s'agisse de résister, de faire connaître ou de protester, à la façon

32. Développements stimulants dans Paula Cossart, Emmanuel Taïeb, « Spectacle politique et participation. Entre médiatisation nécessaire et idéal de citoyenneté », *Sociétés & Représentations*, n° 31, 2011, p. 137-156.

récente du mouvement international des Indignés, initié en Espagne (2011), ces pratiques sont le lieu d'un savoir-faire que l'organisation proprement matérielle de l'événement est loin d'épuiser. Étudiant une manifestation de paysans dans les rues de Paris en 1983, Patrick Champagne a ainsi souligné combien, sachant se mettre en spectacle, se présentant en « paysans pour Parisiens », affichant leurs tracteurs et arborant tous les insignes propres à gagner la sympathie du public, ces derniers avaient su produire un événement fortement doté en capital médiatique, ou si l'on préfère « quelque chose qui ressemble à ce que le champ journalistique perçoit d'ordinaire comme “événement méritant la première page”³³ ».

Travaillés par le souci à la fois de mobiliser l'« opinion », de faire parler du conflit et de se rendre maître des représentations mises en circulation à son sujet, ces événements « militants » suggèrent l'avènement d'une véritable *morale événementielle de l'action collective*. Profondément renouvelée ces dernières années, la sociologie des mouvements sociaux et plus encore l'étude des politiques contestataires permettent d'en approcher les logiques³⁴. Orchestré pour faire vivre une cause, l'événement apparaît comme une machine à produire des effets. Lieu d'une critique, il est assorti de discours destinés à rendre *manifeste* une cause plus grande que lui et à la rendre *agissante*. Pareille opération suppose la maîtrise coordonnée de deux ressorts différents d'un même savoir-faire événementiel. Non seulement l'événement produit doit posséder les propriétés requises pour accéder au marché médiatique sur lequel se négocient désormais l'existence, la signification et parfois l'issue des mobilisations collectives. Mais il s'agit aussi, à travers lui, de mobiliser les ressources morales (justice, bon droit, etc.) et affectives (attendrissement, indignation, révolte) propres à émouvoir le public, à le porter à s'identifier, à se sentir concerné ou mieux encore à prendre, comme on dit, fait et cause³⁵.

C'est dire que les façons de faire événement expriment des enjeux que n'épuise pas l'événement lui-même. L'excessive dispersion des scènes à scruter ne doit pas tromper à ce propos. Il ne peut suffire d'observer que tout

33. Patrick Champagne, « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, p. 19-41, et plus largement Id., *Faire l'opinion...*, *op. cit.*, p. 222-245.

34. Olivier Fillieule, Éric Agrikoliansky et Isabelle Sommier (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestation dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte, 2010; Sydney Tarrow, Charles Tilly, *Politique(s) du conflit. De la grève à la révolution*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008; Christophe Traïni (dir.), *Émotions... mobilisation!*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

35. Les travaux qui empruntent cette voie doivent évidemment beaucoup aux analyses de Luc Boltanski, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2007 [1993], notamment p. 332-343.

événement qui survient est le produit d'une construction collective. Pas plus qu'il ne suffit de souligner combien, arrachant le monde à son cours ordinaire, il met à nu des « latences » qui, « sans ce coup de filet, seraient demeurées dans les ténèbres³⁶ ». Étudier l'événement, ce dont il est fait et ce qu'il fait advenir, c'est aussi entreprendre d'élucider comment, loin du monde des contingences, il est devenu l'un des mots de passe de la modernité et l'une des figures privilégiées de l'actualité. C'est vouloir comprendre, autrement dit, la formation et la transformation d'une *culture de l'événement*, assemblage historique de croyances, de valeurs et de savoir-faire qui organise à la fois l'autorité sociale des événements, la compétence commune à les reconnaître comme tels, les stratégies de leur production et l'espace public d'interprétation sur lequel ils prennent place. Prendre ainsi pour objet ce qu'il faut bien appeler les *formes événementielles de la vie collective* permet de comprendre autrement l'agencement des sociétés contemporaines. Par le partage de sens et de valeurs qu'il suppose et qu'il met en œuvre, bien au-delà des sociétés d'interconnaissance, l'événement, porteur d'un moderne sentiment de contemporanéité, éclaire à sa façon la nationalisation de la société française. De même, à une autre échelle, la gestation puis la mondialisation du marché événementiel sur lequel s'évalue désormais ce qui survient portent au jour non seulement l'essor du régime médiatique, de papier et d'images, dont il est désormais l'inséparable compagnon, mais aussi l'extension des chaînes d'interdépendance entre les êtres.

L'histoire qui se dessine ainsi reste à écrire. Par l'analyse serrée de différents types d'événement, les contributions réunies dans ce dossier entendent y participer³⁷. Organisées en quatre ensembles, elles mettent à l'épreuve les hypothèses et les pistes de travail évoquées ici. Le premier est dédié à *ce qui fait l'événement*. Prolongeant des analyses qui sont devenues des outils de travail, le sociologue Patrick Champagne montre comment la notion d'événement, devenue fortement dépendante de l'industrie des médias, est, dans sa définition même, le fait d'une construction collective qu'il faut rendre à ses

36. On aura reconnu, tronqués pour l'occasion, les mots de Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines. 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, coll. « Trente journées qui ont fait la France », 1973, p. 9 de l'avant-propos de l'édition de 1985 (coll. « Folio histoire »).

37. C'est le lieu de préciser qu'au principe de ce numéro se trouvait un séminaire de recherche, intitulé « Faire l'événement », que nous avions tenu en 2006 au Centre d'histoire sociale du xx^e siècle (université Paris 1/CNRS), et qui avait accueilli les intervenants suivants : Pierre Laborie, François Jarrige, Danielle Tartakowsky, Olivier Ihl, Nicolas Mariot, Benoît Lenoble, Patrick Champagne, Thomas Bouchet, Jean-Marc Largeaud, Michèle Riot-Sarcey, Olivier Le Troquer, Dimitri Vezyroglou, Vincent Duclert, Gérard Noiriel et Denis Peschanski. Que chacun de ceux qui, absents de cette version profondément remaniée, y avaient participé soit ici vivement remercié.

logiques sociales. Lui succèdent les réflexions historiennes de Thomas Bouchet sur les silences entourant plusieurs insurrections du XIX^e siècle ; scrutant la part du récit littéraire dans leur appréhension, il s'interroge sur la possibilité ou non pour l'écriture historique d'en rendre compte. Spécialiste d'histoire visuelle, Audrey Leblanc, quant à elle, s'attache, à partir du cas de Mai 68, à comprendre comment une photographie a la capacité de « fixer l'événement ». À travers une étude minutieuse, elle montre la nécessité de déplacer la question des photographies elles-mêmes au photojournalisme comme chaîne professionnelle et comme lieu d'opérations innombrables. Chacune des études permet ainsi de dégager les modalités de construction des événements et les logiques, souvent rendues soigneusement invisibles, qui y président.

Deux approches consacrées aux *formes* et aux *figures* de l'événement constituent le deuxième ensemble. Celle, historique, de Benoît Lenoble décrit l'émergence dans la presse de la fin du XIX^e siècle de manifestations d'auto-promotion (le réclanisme), à travers lesquelles les journaux, déployant de véritables techniques événementielles, apprennent à se mettre en représentation dans l'espace public. Celle, littéraire, ensuite, qu'Anouchka Vasak consacre aux formes comparées de mise en récit d'un événement naturel, en l'occurrence les « tempêtes » de 1788 et de 1999, et à la façon dont les phénomènes météorologiques se révèlent étroitement liés aux pratiques littéraires, scientifiques et médiatiques mais aussi aux systèmes de croyance qui s'attachent à leur existence. Les manières, changeantes, de donner forme à l'événement, d'en façonner la définition commune et de le faire vivre dans l'espace public sont au cœur de ces deux études.

Le troisième ensemble se consacre aux *politiques de l'événement*. Il s'intéresse aux usages publics dont il peut être l'objet et à la façon dont les acteurs savent se manifester à travers lui. Christophe Granger envisage ainsi la « grève des Rateau » de 1974. Restituant, au plus près de la lutte, comment les grévistes se sont efforcés de faire de leur grève un événement, il montre, en historien, l'ascension d'une « morale événementielle de l'action collective ». En juriste et historienne du droit, Victoria Vanneau étudie quant à elle l'action du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Décrivant les opérations de communication destinées autant à informer qu'à sensibiliser, autant à justifier l'action de cette instance judiciaire qu'à la rendre présente sur les scènes internationale et nationale, elle démontre, à travers cette intense « pédagogie événementielle », combien, dans son existence même, le TPIY porte l'exigence non seulement de rendre justice mais aussi de se rendre maître des usages publics et des effets symboliques de son activité.

Enfin, deux *documents* viennent clore ce dossier. Le premier prend appui sur le roman graphique *Jamestown* de Christopher Hittinger, publié en 2007, et consacré à l'histoire de la première colonie anglaise en Amérique. Christophe Granger se demande à son propos ce que la bande dessinée fait au récit historique ; il souligne comment, desserrant le fil des causalités et faisant une place à l'incertitude des hommes, elle interroge, à partir des formes de narration elles-mêmes, les manières de faire exister les événements passés dans le présent. L'ultime contribution prend une tout autre forme. L'historien Pierre Laborie y livre ses réflexions, lui qui, dans ses travaux sur la France de l'Occupation mais aussi dans le cadre de ses séminaires à l'École des hautes études en sciences sociales, a longuement examiné la notion d'événement, en a exploré les statuts et en a fait le lieu d'une réflexion sur la construction des rapports au passé. Outre que cet entretien fournit l'occasion de souligner l'apport d'une démarche volontiers délaissée ou mal interprétée à présent, la série de propositions égrenées au fil de la conversation, parce qu'elle reprend et complète plusieurs des orientations privilégiées dans ce dossier, peut aisément faire figure de conclusion.